



# CAMPUS

## Les étudiants, une population particulièrement fragile psychologiquement

**DES PLATEAUX TÉLÉ** aux matinales radio, le mal-être des jeunes a été largement documenté depuis le début de l'épidémie liée au coronavirus. Solitude exacerbée face à la persistance des cours à distance, précarité plus forte avec la disparition d'une grande partie des stages et petits boulots, angoisse quant à un avenir particulièrement incertain... Les professionnels de santé martèlent ainsi leur inquiétude depuis près d'un an, signalant l'incidence d'une « bombe à retardement ».

Il n'existe à ce jour aucune donnée précise concernant le nombre de suicides d'étudiants depuis le début de la crise sanitaire. A l'issue du premier confinement, une étude menée par le Centre national de ressources et de résilience (CN2R) faisait état de chiffres alarmants : 11,4 % des près de 70 000 étudiants interrogés ont eu des idées suicidaires au cours des douze derniers mois. Selon l'enquête « La vie d'étudiant confiné » publiée par l'Observatoire national de la vie étudiante (OVE) en juillet 2020, 16 % des sondés se sont sentis « si découragés que rien ne pouvait leur remonter le moral » et 50 % d'entre eux ont déclaré avoir souffert de solitude ou d'isolement pendant le confinement.

Lorsqu'il y a « mort sociale » d'une partie de la jeunesse, les confinements et couvre-feux successifs tuent-ils plus que le virus, comme certains le laissent à penser ? En avril, un jeune de 23 ans s'est suicidé sur le campus de HEC. Fin août, un autre, de 25 ans, s'est suicidé sur le campus de La Rochelle Université. En août puis en septembre, deux étudiants se sont suicidés en Nouvelle-Calédonie. A la rentrée, un étudiant en école d'architecture, puis un autre à l'IEP de Toulouse ont mis fin à leurs jours. En septembre puis en novembre, deux étudiants se sont suicidés à Montpellier. Encore samedi 9 janvier, un étudiant de Lyon-III a

tenté de se suicider. Cette avalanche de drames est non exhaustive.

L'entrée d'un jeune à l'université correspond à un moment de construction de son identité, de modification de son rapport à la famille, de confrontation soudaine à la question de l'autonomie. « Leur vie n'est pas réglée, et ils font face à de multiples facteurs de vulnérabilisation », souligne le psychologue clinicien Yannick Morvan, membre de l'OVE. *C'est toujours une période où l'on se jette dans le grand bain, mais, en ce moment, on surnage !*

### Fort sentiment de dévalorisation

Alors qu'une personne sur cinq connaît un trouble psychiatrique dans sa vie, on sait que 75 % de ces pathologies apparaissent avant l'âge de 24 ans. En outre, le suicide représente la deuxième cause de mortalité chez les jeunes entre 20 ans et 24 ans, après les accidents de la route. « Les étudiants étaient en effet déjà plus fragiles que la population générale », observe Yannick Morvan. *Mais s'il est impossible d'ignorer le contexte de la pandémie – qui peut rendre plus de gens anxieux ou déprimés –, comment identifier les jeunes pour qui cela va avoir un impact et amener à un passage à l'acte ?*

Le suicide n'est jamais lié à une cause unique et identifiable. Une goutte d'eau peut faire déborder le vase, mais le vase était déjà rempli d'épisodes douloureux. « Et nous n'avons pas tous la même contenance de vase », rappelle Charles-Edouard Notredame, psychiatre de l'enfant et de l'adolescent. De multiples composantes environnementales, cognitives ou biologiques peuvent provoquer un équilibre instable.

D'après l'enquête réalisée par l'OVE sur la santé des étudiants en 2016, portant sur près de 19 000 étudiants, « des difficultés financières ressenties comme importantes semblent plus fortement associées à un épisode dépressif majeur ».

Les étudiants sont d'ailleurs une fois et

demie plus nombreux que la population générale à présenter des caractéristiques de dépression profonde. Ils se distinguent aussi par un fort sentiment de dévalorisation, qui touche près de 90 % de ceux qui souffrent de tels épisodes. Une première solution pour s'extraire de sa douleur : oser demander de l'aide, malgré la stigmatisation. « Parler, c'est sortir de son cercle ruminatif et s'ouvrir d'autres possibles », rappelle Yannick Morvan. ■

L. IR.